

Introduction

Lors d'une séance de module en classe de 2^{de}, les élèves devaient, à partir de consignes, décrire et analyser le message d'une affiche du Comité catholique contre la faim et pour le développement (fig. 1). Pas une seule fois ce document ne mentionnait l'Afrique, pourtant il était évident pour les élèves que son objectif était de dénoncer les problèmes de la pauvreté et de la faim en Afrique noire. Le personnage central, noir, à l'allure misérable et à la mine dévastée, le village de cases en arrière-plan, le jeu de couleurs et l'agencement des titres jouent sur les représentations pour faire passer un message. L'implicite de l'affiche crée une connivence avec l'observateur, basée sur des représentations communes, ce qui favorise l'adhésion au message. Cette image, proposée par le manuel pour faire travailler les élèves sur la thématique « Quelle agriculture pour nourrir les hommes ? », illustre le rôle didactique dévolu à l'Afrique. Les représentations de ce continent sont utilisées par le manuel pour faciliter la compréhension des problèmes de développement. L'Afrique noire devient même la synecdoque de la famine.

Pourquoi l'Afrique, et en particulier les espaces ruraux d'Afrique noire, sont-ils toujours affublés de telles représentations ? Pascal Clerc a ouvert la voie en montrant que la géographie scolaire produit une culture qui doit permettre aux élèves de comprendre le monde, mais que cette culture est réductrice ; elle est faite de symboles, de stéréotypes, et produit « une représentation outrée du monde qui le caricature au sens premier du mot (du latin *caricare*), [elle] force le trait, accentue les aspects jugés les plus spécifiques¹ ».

1. Clerc, 2002.

Fig. 1 – Affiche du Comité catholique contre la faim et pour le développement
Source : Comité catholique contre la faim et pour le développement - Terre Solidaire



**TU MANGERAS
QUAND TU
SERAS
COMPÉTITIF.**

**IL FAUT RÉFORMER LES RÈGLES
DU COMMERCE MONDIAL.**

4, RUE JEAN LANTIER
75001 PARIS
TÉL : 01 44 82 80 00
www.ccfid.asso.fr

TERRE SOLIDAIRE

CCFD

Des centaines de millions de personnes souffrant de la faim dans le monde sont des petits producteurs des pays du Sud et de l'Est. Victimes des règles injustes et déloyales de l'agriculture mondiale, ils ne peuvent plus vivre et se nourrir de leur production. Pour lutter contre la faim, il faut soutenir l'agriculture des pays pauvres et réformer les règles du commerce mondial.

COMITÉ CATHOLIQUE CONTRE LA FAIM ET POUR LE DÉVELOPPEMENT

La nécessité didactique n'est pas la seule explication de l'utilisation de représentations aussi péjoratives ; l'Afrique noire s'inscrit dans un imaginaire colonial. D'ailleurs, l'emploi de cette expression marque la volonté de rappeler l'univers fantasmagorique rattaché à cet espace. Le continent africain a toujours été enseigné depuis le XIX^e siècle, puisqu'il est une des composantes de l'empire colonial français, avec l'Afrique-Équatoriale française, l'Afrique-Occidentale française, le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Ces espaces sont des espaces construits par les Européens : les limites, les frontières, la taxinomie et la nomenclature constituent les manifestations de la domination, du pouvoir et de la négation de l'identité des autochtones ; donc l'utilisation de l'expression d'« Afrique noire » est porteuse de représentations. Elle provient d'une longue tradition : les géographes arabes de l'époque médiévale parlaient du *bilad as-sudan* (« pays des Noirs ») ; de même, les encyclopédistes des Lumières distinguaient le « pays des Noirs et le pays des Blancs » dans leur *Division générale de l'Afrique* (1776). En 1885, Élisée Reclus critiquait l'utilisation du nom de « continent noir », qui allait pourtant connaître un grand succès grâce au capitaine Élisée Trivier dans *Mon voyage au continent noir* (1891²). À partir du début du XX^e siècle, l'expression se généralise et, en 1914, le commandant Octave Meynier intitule son ouvrage *L'Afrique noire*. La mention de la couleur des habitants de l'Afrique et son utilisation comme critère de division des espaces est une pratique très française car les Anglais, par exemple, préfèrent employer les expressions de *Tropical Africa* ou de *Colonial Africa*, ce qui montre bien le rattachement de cette expression à l'image mentale que l'on se fait de ce continent. De nos jours, les expressions d'« Afrique sud-saharienne », « Afrique sous-saharienne », « Afrique sub-saharienne », « Afrique au sud du Sahara »... se sont peu à peu substituées à celle d'« Afrique noire », mais les représentations attachées à ce continent n'ont pas disparu. Il faut remarquer que toutes ces appellations, voulant évacuer la notion raciale, se réfèrent au Sahara et donnent implicitement à cette Afrique une position inférieure, car elle se situe au sud, mais remplacent une image par une autre et maintiennent l'idée d'un espace périphérique.

Pourtant, ce regard sur l'Afrique a été très largement critiqué et combattu par les études postcoloniales. En effet, depuis la publication, en 1978, de *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident* de Edward Said, s'est développée dans le monde universitaire anglo-saxon une critique du colonialisme et de la suprématie blanche. Elle a été souvent formulée par les chercheurs issus des anciennes colonies et elle postule que, tant dans les anciennes colonies que dans les pays colonisateurs, toute la culture est affectée par le processus impérialiste depuis la colonisation jusqu'à nos jours. Ainsi, dans le sillage de Said, Christopher Miller analyse comment « le terme d'Afrique, qui semble référentiel, est tout aussi chargé d'investissements rhétoriques que l'Orient si évidemment fictif³ ». Valentin-Yves Mudimbe ajoute que « cette tradition

2. Goerg, 2000.

3. Miller, 1985.

discursive [occidentale] provenant d'un seul lieu épistémologique » aurait « inventé » une représentation univoque de l'Afrique, continent primitif où règnent la nature et la bestialité, y compris dans l'ordre humain dominé par les seuls instincts vitaux et sexuels⁴. Ces chercheurs ont ouvert de nouvelles perspectives en montrant la nécessité de penser différemment l'espace, en ne regardant pas les phénomènes toujours de l'Occident vers les ex-colonies mais aussi en regardant de l'intérieur ou des territoires décolonisés vers les ex-métropoles. Ces hommes et ces femmes de lettres, historiens et philosophes proposent donc de sortir du paradigme colonial, c'est-à-dire d'un mode de pensée, pour écrire un autre récit du monde. Dans ce contexte, « l'Afrique post-coloniale est un emboîtement de formes, de signes et de langages. Ces formes, signes et langages sont l'expression du travail d'un monde qui cherche à exister par soi⁵ ». Achille Mbembe témoigne de cette volonté d'offrir un nouveau regard sur l'Afrique qui « n'est plus un espace conscrit, dont on peut définir le lieu, ou qui cacherait par-devers lui un secret ou une énigme, ou encore que l'on peut borner. [...] C'est un lieu en train de se dénouer autour d'un modèle nomade, transitaire, errant ou asilaire⁶ ». Cette vision d'une Afrique en mouvement, intégrée à la mondialisation, est loin des représentations figées des manuels.

La géographie française, en particulier africaniste, a pourtant choisi d'autres voies et elle est restée assez imperméable à ces théories. Toutefois, elle s'intéresse à d'autres paradigmes, comme celui de territoire, qui remet en cause les héritages de la pensée coloniale. Avec le développement de la géographie culturelle, l'étude des représentations est devenue une démarche classique, car pour analyser l'organisation d'un espace, le géographe a besoin de comprendre comment les hommes lisent les territoires. Jean-Pierre Paulet va plus loin en affirmant que « l'analyse des représentations n'est pas une branche de la géographie parmi d'autres, il s'agit de l'essence même de la discipline⁷ ».

Le concept de représentation défini comme un « produit d'un psychisme humain ou [...] produit culturel traduisant une réalité interprétée par un groupe, une catégorie sociale, désignant des êtres, des choses⁸ », nous entraîne dans une réflexion épistémologique. L'espace n'est plus simplement matériel, il est aussi idéal ; d'ailleurs Augustin Berque nous exhorte à bien prendre en compte ces deux dimensions pour le comprendre : « l'outre-pays, c'est en effet notre planète ; mais telle que nous ne l'avions jamais vue : la Terre dans une réalité plus forte, parce qu'à la fois physique et phénoménale. Écologique et symbolique⁹ ». Berque et Mbembe se rejoignent ici, concevant l'imaginaire comme une composante indispensable pour comprendre les

4. Mudimbe, 1994.

5. Mbembe, 2010.

6. Mbembe, 2010.

7. Paulet, 2002.

8. Chombart de Lauwe, 1984.

9. Berque, 2000.

relations qui se tissent entre l'homme et l'espace. Réfléchir aux représentations, c'est donc essayer de comprendre le territoire, mais aussi s'interroger sur les concepts d'identité et d'altérité. Ces derniers régissent les relations qui unissent chaque individu ou chaque groupe au monde et aux Autres.

La géographie culturelle s'est alors interrogée sur un type de représentation issu de notre histoire coloniale : l'exotisme. Ainsi, Claire Hancock souhaite « décoloniser les représentations¹⁰ » et nous appelle à nous délivrer de l'exotisme¹¹. Ce dernier est un regard et un discours inscrits dans un imaginaire géographique pour désigner un Ailleurs et un Autre qui se distinguent par leur étrangeté, leurs caractères hors normes. C'est un processus impliquant un jugement de valeur qui valorise en infériorisant¹². Il suppose une fascination : « un objet exotique attise l'intérêt et le désir ; on souhaite le posséder¹³ ». C'est à travers l'exotisme que l'Occident appréhende ou a appréhendé le monde, en opérant des découpages spatiaux, en fixant des distances symboliques et matérielles entre nous et eux, en cantonnant et en occultant l'Autre. L'exotisme est donc une altérité géographique.

L'Afrique noire est au cœur de cet ensemble de réflexions, et tout particulièrement ses espaces ruraux, car ce sont eux qui véhiculent des représentations exotico-coloniales. Ils sont utilisés par la géographie scolaire pour démontrer la misère et le malheur, ou encore pour illustrer la diversité des paysages ruraux dans le monde et la dichotomie Nord-Sud. Pourtant, sous son apparente simplicité, l'espace rural renvoie à plusieurs niveaux de la réalité sociale et spatiale¹⁴. Ils sont, en premier lieu, des espaces physiques concrètement identifiables par la répartition et l'organisation des peuplements, par la densité, par les manières d'habiter, ou encore par les activités agricoles. Ils portent une réalité sociologique complexe construite autour de communautés et de sociétés agraires villageoises avec leur histoire, leur mode de peuplement, leur rapport au foncier, à la nature. Enfin, la dimension du rural est surtout symbolique : il est l'objet de représentation, c'est un lieu de construction identitaire, une catégorie de l'imaginaire collectif et aussi du discours idéologique et politique.

Notre réflexion s'inscrit dans une perspective postcoloniale puisqu'il s'agit de traquer les représentations encore ancrées dans la mythologie coloniale et de comprendre leur mécanisme d'inertie. L'étude de la géographie scolaire doit permettre de faire resurgir les représentations exotico-coloniales des espaces ruraux d'Afrique noire et de les analyser. En particulier, la focalisation sur les manuels scolaires rend possible une approche sensible des regards et des discours portés par une société sur un espace, car c'est un objet historicisé appartenant au paysage culturel d'une époque. Le manuel est

10. Hancock, 2008.

11. Hancock, 2007.

12. Gauthier, 2008.

13. Staszak, 2008.

14. Cassé et Granié, 2000.

un véritable lieu de mémoire, un dépositaire de la mémoire collective qui témoigne de l'évolution des représentations.

À partir d'un travail empirique d'analyse d'un corpus de manuels scolaires de géographie des éditions Hachette et Nathan des années 1950 aux années 2000, nous décrirons ces espaces ruraux imaginés et nous tenterons de comprendre les mécanismes de formation et d'inertie de ces représentations exotico-coloniales. Puis, à partir d'enquêtes effectuées auprès d'élèves et d'enseignants, nous tenterons de mesurer la place de cet exotisme dans leurs discours et dans la construction des savoirs géographiques. Cependant, au-delà d'une déconstruction, d'une dénonciation et d'un dépassement de l'exotisme, il s'agit de montrer que l'exotisme est un outil opérationnel pour une éducation à l'altérité.